

SUR LES AVANTAGES

## DE L'ALLAITEMENT MATERNEL,

CONSIDÉRÉ

SOUS LE RAPPORT DE LA MÈRE, DE L'ENFANT ET DE L'ÉTAT;

*Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,  
le 14 mars 1828, pour obtenir le grade de Docteur en  
médecine;*

PAR AMÉDÉE ARNAUD, d'Aix,

Département des Bouches-du-Rhône;

Ex-Chirurgien interne à l'hôpital Saint-Esprit et à l'hôpital militaire  
de Toulon, et ancien Chirurgien Aide-Major au vingt-cinquième  
régiment de Chasseurs.

---

*« Da veniam scriptis quorum non gloria nobis  
• Causa, sed utilitas officiumque fuit. »  
OVID., de Ponto, lib. 3, et. 9.*

---

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1828

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

## Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS.

|                                                                                |                                  |
|--------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------|
| Anatomie.....                                                                  | CRUVEILHIER, <i>Examineur.</i>   |
| Physiologie.....                                                               | DUMÉRIL.                         |
| Chimie médicale.....                                                           | ORFILA.                          |
| Physique médicale.....                                                         | PELLETAN fils, <i>Examineur.</i> |
| Histoire naturelle médicale.....                                               | CLARION, <i>Président.</i>       |
| Pharmacologie.....                                                             | GUILBERT.                        |
| Hygiène.....                                                                   | ANDRAL.                          |
| Pathologie chirurgicale.....                                                   | { MARJOLIN, <i>Suppléant.</i>    |
|                                                                                | { ROUX.                          |
| Pathologie médicale.....                                                       | { FIZEAU.                        |
|                                                                                | { FOUQUIER.                      |
| Opérations et appareils.....                                                   | RICHIERAND.                      |
| Thérapeutique et matière médicale.....                                         | ALIBERT.                         |
| Médecine légale.....                                                           | ADELON.                          |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et<br>des enfans nouveau-nés..... | DESORMEAUX.                      |
| Clinique médicale.....                                                         | { CAYOL                          |
|                                                                                | { CHOMEL, <i>Examineur.</i>      |
|                                                                                | { LANDRÉ-BEAUVAIS.               |
|                                                                                | { RÉCAMIER.                      |
| Clinique chirurgicale.....                                                     | { BOUGON.                        |
|                                                                                | { BOYER.                         |
|                                                                                | { DUPUYTREN.                     |
| Clinique d'accouchemens.....                                                   | DÉNEUX.                          |

## Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENÈTES, DÈYEUX, DUBOIS, LALLEMENT,  
LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

## Agrégés en exercice.

MESSIEURS

MESSIEURS.

|                                        |                            |
|----------------------------------------|----------------------------|
| ARVÈS.                                 | GIBERT.                    |
| BAUDELLOCQUE.                          | KERGARADEC.                |
| BOUVIER.                               | LISFRANC.                  |
| BRESCHET.                              | MAISONABE.                 |
| CLOQUET (Hippolyte).                   | PARENT DU CHATELET.        |
| CLOQUET (Jules).                       | PAVET DE COURTEILLE.       |
| DANCE.                                 | RATHEAU.                   |
| DEVERGIE.                              | RICHARD, <i>Examineur.</i> |
| DUBOIS.                                | ROCHOUX, <i>Examineur.</i> |
| GAULTIER DE CLAUDEY, <i>Suppléant.</i> | RULLIER.                   |
| GÉRARDIN.                              | VELPEAU.                   |
| GERDY.                                 |                            |

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# A MON PÈRE.

*Tribut de respect, de reconnaissance et d'amour filial.*

A MONSIEUR CLARION,

Pharmacien ordinaire du Roi; Professeur de botanique à la Faculté de médecine et à l'École de pharmacie de Paris; Membre titulaire de l'Académie royale de médecine, etc., etc.

A MONSIEUR SAVORNIN,

MON PARENT ET MON AMI,

Secrétaire général des aumônes du Roi.

*Hommage d'une reconnaissance sans borne, pour tous les services qu'ils m'ont rendus et pour la bienveillance dont ils m'honorent.*

A. ARNAUD.

## A MON ÉPOUSE.

*Toi, qui n'as pas craint de t'imposer tous les sacrifices dont je suis l'objet, reçois ici l'expression sincère de ma reconnaissance, et rappelle-toi qu'en voyant terminer tes sollicitudes, ce jour voit naître les miennes. Oui, ma bonne et bien chère amie, fixé désormais auprès de toi, je n'aurai d'autre soin, d'autre but que de travailler à ton bonheur : le mien en dépend tout entier.*

A. ARNAUD.

---

# ESSAI

SUR LES AVANTAGES

## DE L'ALLAITEMENT MATERNEL,

CONSIDÉRÉ

SOUS LE RAPPORT DE LA MÈRE, DE L'ENFANT ET DE L'ÉTAT.

---

LA femme, dont les qualités physiques et morales font le bonheur de la société chez tous les peuples de la terre, n'a pas été seulement perfectionnée par la nature pour ce seul et unique but, mais aussi pour donner naissance à l'homme et le nourrir de son lait pendant les premiers mois de sa frêle existence. Combien donc, sous ce triple rapport, n'a-t-elle pas de droits à la reconnaissance sociale, et combien ne serait-elle pas à plaindre, si le plaisir d'être mère ne l'emportait pas sur les maux qu'elle éprouve pour le devenir!

Les changemens qu'elle présente à l'âge de douze ans, tant dans le physique que dans le moral; la menstruation; l'époque de son développement; les opinions émises sur ses causes et sur la manière dont elle s'opère; enfin, les phénomènes sensibles à l'époque de la conception, présenteraient, sans nul doute, des détails fort intéressans;

mais ne devant m'occuper ici que de l'allaitement maternel et de ses avantages , je vais m'efforcer d'atteindre le but que je me suis proposé , en choisissant un sujet dont l'observation facile et si nécessaire à l'homme , pour ainsi dire , à dû occuper les philanthropes de tous les âges.

*Des mamelles.*

Les deux sexes sont également pourvus de l'organe mammaire ; mais, seulement ébauchées dans l'homme , les mamelles n'offrent que chez la femme ce développement et cette conformation nécessaires à l'accomplissement de la fonction à laquelle elle est destinée. Chez elle, en effet , ces organes , l'un des charmes les plus puissans dont la nature ait paré la compagne de l'homme, en même temps qu'elle les destine à fournir aux besoins d'un nouvel être, sont situés à la partie antérieure et un peu latérale de la poitrine , devant le muscle grand pectoral , et de telle manière que leur centre répond à peu près à l'extrémité osseuse de la sixième côte sternale , tandis que leur sommet, ou le mamelon, se trouve dirigé en avant et un peu en dehors. « Par leur situation élevée, dit l'éloquent auteur *Du système physique et moral de la femme*, les mamelles occupent la position la plus avantageuse à un nourrisson , qui , ne pouvant plus puiser sa subsistance au dedans de sa mère, ni la prendre de lui-même au dehors , était destiné à être porté vers elle ; position admirable , qui, en tenant l'enfant sous les yeux et dans les bras de sa mère , établit entr'eux un échange intéressant de tendresse , de soins , de caresses innocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ses besoins , et l'autre de jouir de ses sacrifices , en en contemplant continuellement l'objet. »

Le nombre des mamelles, parmi les femelles des animaux , varie singulièrement, puisque les unes en ont deux , les autres quatre , et quelques-unes un plus grand nombre ; mais chez la femme, et sans s'arrêter aux écarts de la nature, on en observe ordinairement deux.

La forme et le volume de ces organes varient également suivant l'âge, le climat, le tempérament, l'état de grossesse et le degré d'embonpoint. Ils représentent deux globes assez régulièrement hémisphériques, et sur lesquels le mamelon proémine peu; ils sont arrondis, fermes chez les jeunes filles sages et qui ne se sont pas livrées à des plaisirs prématurés, solitaires et illicites; mais les jouissances précoces, l'abus du coït, de la masturbation, les déforment et détruisent irrévocablement cette agréable parure qui embellit la femme au printemps de ses jours. Il est rare aussi de voir des seins avantageusement développés sur une poitrine mal conformée, ou chez les femmes en proie à une désorganisation pulmonaire, qui doit tôt ou tard les consumer.

La peau qui recouvre les mamelles est, en général, plus douce au toucher, plus fine et plus délicate que celle de toutes les autres parties du corps; ne présentant aucun pli, aucune ride sur le sein des jeunes filles, on voit seulement quelques veinules qui, rampant çà et là sous un chorion transparent et délicat, contrastent agréablement par leur couleur bleuâtre avec la blancheur et l'éclat naturels à ces parties.

Du milieu du globe mammaire s'élève le *mamelon*, éminence de forme cylindrique, un peu allongée, présentant quelques variétés dans les différentes femmes, sous le rapport du volume et de la longueur. Il repose, par sa base, sur l'aréole, surface rugueuse, d'un pouce environ de diamètre, qui, de couleur rosée, comme le mamelon dans la jeunesse, brunit avec l'âge et présente de petits follicules sébacés qui fournissent un fluide propre à lubrifier le mamelon et à en empêcher les gerçures lors de l'allaitement.

Au-dessous de l'enveloppe cutanée, moile et flexible, que nous avons dit recouvrir les seins, on observe une grande quantité de *tissu adipeux*, qui fait partie de leur masse, et qui s'enfonce en plusieurs endroits dans l'épaisseur du corps glanduleux, dont ils sont essentiellement formés. C'est ce tissu qui, liant par les transitions les plus douces la glande mammaire à la poitrine et au-devant des

épaules , dessine la forme agréable des seins chez les femmes , et donne à toutes ces parties , ces contours moelleux et arrondis et cet ensemble si parfait.

La *glande mammaire* , organe spécial de la sécrétion du lait , du genre des glandes auxquelles les anatomistes ont donné le nom de *conglomérées*, n'a pas un volume toujours relatif à celui du sein. Sous la forme d'un corps aplati, assez étendu en largeur et plus épais au centre qu'à la circonférence, elle est composée de plusieurs lobes, résultant eux-mêmes de lobules plus petits, unis entr'eux d'une manière assez intime, d'abord par un tissu cellulaire, membraneux, ensuite par les vaisseaux sanguins et lymphatiques, les nerfs et les conduits lactifères, qui passent de l'un à l'autre.

Les conduits excréteurs de la glande mammaire ont été appelés *vaisseaux lactifères* ou *galactophores*. Ils tirent leur origine de deux points différens; les uns, ce sont les plus nombreux, partent des divers lobules de la glande mammaire; les autres du tissu adipeux environnant. Ce nouvel ordre de vaisseaux est reconnu seulement depuis *Haller*, qui, par des injections mercurielles habilement dirigées jusqu'à leurs extrémités les plus ténues, en a prouvé l'existence d'une manière incontestable; et c'est cette découverte qui a conduit à ces données physiologiques: que le lait tire sa source non-seulement de la glande mammaire, mais encore du tissu adipeux, qui se remarque en grande quantité autour d'elle, et qui, d'après cette disposition, doit également contribuer à la sécrétion de ce fluide.

Ces vaisseaux lactifères, qui ne sont apparens que chez les femmes nouvellement accouchées ou qui nourrissent, s'anastomosent fréquemment entr'eux, se portent vers l'aréole, s'y réunissent et forment de nouveaux conduits. Ceux-ci, au nombre de huit, quinze et même vingt, traversent le mamelon, et vont se terminer à sa surface par de petites ouvertures qui facilitent l'excrétion du fluide lacté.

Les artères qui viennent se distribuer aux mamelles sont d'un volume médiocre, mais assez nombreuses; elles tirent leur origine des

mammaires internes, des thoraciques, des intercostales, et se distribuent à la glande mammaire, au tissu cellulaire et à la peau. Quant aux veines, elles portent le même nom que les artères et parcourent le même trajet.

Les vaisseaux lymphatiques, en quantité prodigieuse dans ces organes, prennent naissance dans le tissu cellulaire et autour des conduits lactifères. D'abord très-ténus, ils grossissent par leur réunion, se rendent aux ganglions lymphatiques qui se trouvent entre le côté externe de la base de la mamelle et le muscle grand pectoral, et se dirigent tous vers les ganglions de l'aisselle, où ils se ramifient. Ceux du côté gauche aboutissent au canal thoracique, et ceux du côté droit à la grande veine lymphatique.

Les nerfs, enfin, qui donnent aux mamelles la sensibilité exquise dont elles jouissent, proviennent des paires dorsales et des branches inférieures du plexus cervical. Ils sont très-petits et vont sans doute s'épanouir à la peau, où, cependant, il est impossible de les accompagner, par la difficulté qu'on éprouve à les suivre dans le milieu de l'organe.

Dessinant à peine la place où elles doivent se prononcer plus en grand, les mamelles, seulement ébauchées jusqu'à l'époque de la puberté, n'offrent aucune différence dans les deux sexes, qu'on reconnaît plutôt par des caractères moraux que par des traits physiques.

Jusques là, en effet, même moelleux dans les formes, même souple dans les tissus, même délicatesse dans les traits : tout se ressemble ; mais, aussitôt que l'influence d'un autre âge se fait sentir ; aussitôt que la puberté approche, dit l'éloquent *Roussel*, « Le corps de la femme éprouve une secousse générale qui va frapper, avec une force particulière, deux parties opposées par leur siège et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le nourrit, l'augmente, le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi et se modifie ; elle s'ar-

range autour de deux parties, comme autour de deux centres, d'où elle envoie ses prolongemens aux différens organes qui lui sont soumis... Tout s'anime alors dans la femme; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'expression; tout ce que les grâces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne.

A l'époque de la puberté, ainsi que les autres parties du corps qui complètent l'organisation de chaque sexe, les seins prennent une part très-active à une série de phénomènes généraux, dont la révolution, une fois accomplie, laisse apercevoir l'homme et la femme placés au rang de leur destination physique et morale; de nouveaux besoins se font sentir, de nouveaux organes entrent en action; mais il faut deux ou trois ans pour que ce nouvel état moral se développe et pour que ces changemens physiques s'opèrent. Alors la femme cesse d'être enfant; les mamelles, atteignant leur type de perfection, se trouvent, par une étroite sympathie, sous la dépendance de l'utérus; et, soumises aux mêmes impressions, aux mêmes changemens, elles naissent, vivent et meurent, pour ainsi dire, avec cet organe.

Si le sein peut conserver long-temps le volume et les formes élégantes de la jeunesse, les progrès de l'âge, les maladies, la grossesse et l'allaitement réitérés lui impriment des altérations manifestes. S'il se flétrit à la suite des maladies, il peut par fois reprendre ses formes primitives par le retour de la santé; mais cette circonstance ne se remarque jamais dans l'âge avancé et après une maladie longue et pénible, la peau et les autres parties ayant alors perdu leur élasticité naturelle. A l'époque critique, le plus souvent, la peau, qui a perdu son éclat et sa tonicité, se couvre de rides d'autant plus marquées que le sein était plus volumineux et qu'il a été soumis plus long-temps à l'influence de causes propres à le déformer. Enfin, dans l'extrême vieillesse, la glande mammaire, atrophiée, ses conduits excréteurs oblitérés, et la propriété érectile du mamelon ordinairement éteinte depuis l'époque critique, laissent à peine entrevoir un organe qui a joui de tant de vitalité.

*De l'allaitement maternel.*

La nature prévoyante ne se borne pas à nourrir l'enfant pendant qu'il est renfermé dans le sein de sa mère ; mais elle dispose les mamelles de manière à ce que , à l'époque de l'accouchement , elles fournissent le lait , ce doux présent qu'elle destine au nourrisson , comme l'aliment le plus approprié à sa structure et le plus convenable à ses besoins.

Est-il donc permis, d'après une telle disposition , de révoquer en doute les avantages de l'allaitement maternel , qui ont été reconnus de tous temps et par tous les peuples de la terre ? Pour mieux les apprécier , faut-il rechercher dans l'histoire toute l'importance que les philosophes , les médecins et les législateurs de tous les âges ont mis à l'exécution de cette noble fonction ?

Après l'accouchement , l'utérus , qui a été si long-temps le foyer d'une fluxion , se dégorge progressivement en revenant sur lui-même ; et les mamelles , dont l'œuvre commence et qui ne font que succéder , pour ainsi dire , en fonction à ce premier organe , deviennent à leur tour un centre de fluxion , en attirant vers elles la somme de vitalité dont l'utérus avait joui pendant toute la grossesse. Cet ensemble de phénomènes , qui est la conséquence d'un déplacement de fonctions , produit un mouvement fébrile , pendant lequel s'opère la sécrétion du lait , qui n'attend plus que la succion de l'enfant pour couler abondamment et la répétition de cet acte pour en entretenir la source. D'après cette marche des lois vitales , pourra-t-on ne pas reconnaître combien il est important que la fonction s'accomplisse en entier ? Et une mère douée de quelque sensibilité pourra-t-elle transiger avec ce complément de la maternité , sans crainte de s'exposer à une série d'accidens qui résulteront peut-être de cette intervention à un ordre tracé d'avance ?

Faible et exigeant toute espèce de soins , l'homme en naissant est une image de misère et de douleurs ; « Sa vie , dit le célèbre *Buffon* ,

semble s'éteindre à chaque instant; il ne peut se soutenir, ni se mouvoir; à peine à-t-il la force nécessaire pour exister et pour annoncer, par ses gémissemens, les souffrances qu'il éprouve, comme si la nature voulait l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités et les peines. » Or, s'il réclame des soins, n'est-ce pas ceux de sa propre mère qu'il demande à grand cris? et celle-ci ne doit-elle pas au fruit précieux qu'elle vient de mettre au monde le lait que la nature lui donne en abondance pour le nourrir ?

En obéissant au vœu de cette même nature, une mère qui nourrit, sans cesse occupée des premiers devoirs de son état, ne craint point que le souffle empoisonné de la calomnie flétrisse jamais sa vertu ni sa réputation, et elle trouve dans les soins qu'elle donne à son enfant une source intarissable de jouissances. Quel plaisir plus grand, en effet, que celui de le contempler suspendu à son sein et de recevoir son premier sourire ! Quelle occupation plus agréable que de veiller sur lui, et de s'assurer par là de son attachement et de sa reconnaissance ! Y a-t-il encore quelque chose de plus satisfaisant pour elle, en s'attirant l'estime et la considération de tous ceux qui la connaissent, que de resserrer les liens qui l'unissent à son époux, et d'augmenter sa confiance et son amour, par le seul tableau de sa conduite et des soins particuliers qu'elle prodigue à son nourrisson !

On ne peut, du reste, se dissimuler l'influence que l'allaitement maternelle exerce sur l'amour réciproque de la mère et de l'enfant. La femme qui nourrit jette les premiers fondemens de cette amitié inviolable qui attache l'âme des enfans à celle des auteurs de leurs jours; elle lui donne les premières leçons de cette vive affection qui doit un jour faire ses plus chères délices.

Source féconde en douces jouissances, les devoirs d'une mère, quoique pénibles, ne laissent pas d'être semés de fleurs qu'elle se plaît à cueillir. Quoi de plus ravissant que le touchant spectacle que nous représente une mère auprès de son fils ! Tachons d'en tracer un fidèle tableau; jetons les yeux sur cette mère toute occupée de celui

qui lui doit la vie. Quel bonheur ! Quelle pure félicité ! Les plus doux sentimens agitent son cœur ; elle aime à recevoir le précieux sourire de celui qui lui a causé tant de douleurs ; elle aime à le voir se nourrir à son sein ; elle jouit de presser ses lèvres contre les siennes ; c'est un échange continuel des plus tendres caresses. Toujours plaisirs nouveaux : la nuit elle sommeille à ses côtés ; le jour elle prend part à ses jeux enfantins. Si quelquefois les pleurs viennent troubler cette joie innocente, elle se trouve heureuse de pouvoir en deviner la cause, pour en suspendre le cours. L'habitude de se voir et de s'aimer est un garant de cet amour qui doit un jour exister entr'eux. A mesure que son fils grandit et que son intelligence se développe, jalouse de le rendre digne d'elle et de la société, elle commence son éducation morale, elle tâche de lui inspirer l'amour du bien et l'horreur du mal ; elle fait tourner à son avantage les petites fautes qu'il commet ; elle le punit avec douceur et lui pardonne à propos, afin de former son caractère : ainsi l'enfant suce, avec le lait de sa mère, le germe de ses vertus et de ses sentimens. Les premiers principes s'effacent difficilement ; son fils devient homme, il fait honneur à sa famille, et c'est alors qu'elle a lieu de s'enorgueillir de ses premiers services et des soins qu'elle lui a prodigués.

Malheureusement la plupart des femmes se dispensent d'un devoir si essentiel. Dans la crainte coupable même de voir s'évanouir un instant l'occasion de leurs plaisirs frivoles et chimériques, et sans prévoir les dangers qu'elles encourent, elles repoussent inhumainement leur enfant de leur sein. Mais, si elles savaient connaître leur intérêt et bannir tous les vains préjugés qui les obsèdent, leur cœur, au lieu d'être agité par des passions violentes, ne palperait plus que par l'impression des plus doux sentimens ; elles éviteraient cette foule de maux qu'elles se préparent en refusant d'allaiter ; les douceurs de la tendresse maternelle leur feraient oublier toutes les peines qu'elles pourraient éprouver, et elles auraient de plus la douce satisfaction de mettre leurs enfans à l'abri des dangers qu'ils ne rencontrent que

trop souvent dans les soins même de la nourrice à qui elles les confient. Si, enfin, elles savaient bien calculer les jouissances dont elles se privent, en méprisant un devoir que la nature exige d'elles, combien peu oseraient s'y soustraire ! Douées d'un cœur sensible et passionné, toutes voudraient jouir de ces plaisirs ineffables ; les rangs et la fortune, au lieu d'être un obstacle, ne serviraient qu'à en faire mieux apprécier les douceurs.

On peut dire pourtant qu'il en est qui savent renoncer au monde et sacrifier tout au désir d'être véritablement mères, pour jouir d'un bonheur plus paisible et s'acquitter d'une dette que chaque femme contracte envers son fils. Les richesses ne sont pas capables de les détourner d'un si beau dessein, et nous en trouvons un exemple frappant dans l'admirable mère de saint Louis ; enfin elles sont mères, et c'est là tout ce qu'elles désirent.

Sans exagérer les maux auxquels s'expose une mère qui ne remplit pas en entier ses devoirs, ne voit-on pas journellement le lait qu'elle refuse de donner à son enfant se transformer en un poison funeste, qui devient pour elle une source intarissable de douleurs et de tourmens, puisqu'il produit dans l'économie des désordres généraux, tels que les engorgemens, l'inflammation chronique de la matrice, la péritonite, les hydropisies, le squirrhe et le cancer des mamelles ou de l'utérus, les affections nerveuses, les rhumatismes, etc., etc. ? Coupable envers l'être auquel elle a donné le jour, le cri de sa conscience venge lui seul la nature outragée ; et bientôt les souffrances du corps et les remords dont son âme est torturée lui font envisager comme un bienfait pour elle, la mort qu'elle a donné sans pitié.

Quoique les médecins et les philosophes de tous les temps aient cherché à éclairer les femmes sur leurs propres intérêts, en leur faisant sentir l'impérieuse nécessité de l'allaitement maternel ; quoiqu'ils aient fait tous leurs efforts pour en rendre la pratique plus générale, et que le citoyen de Genève ait étendu cette obligation à

toutes les femmes indistinctement , en disant : « L'enfant n'a rien à craindre du sang dont il est formé. » Il n'est malheureusement que trop vrai qu'il est des causes qui les empêchent de s'acquitter de cette noble fonction , qu'on peut diviser en *physiques* et *morales*.

Les *causes physiques* sont prises dans la constitution de la femme ; elles font un devoir au médecin de proscrire l'allaitement à ces mères qui sont évidemment atteintes de maladies chroniques héréditaires , comme la phthisie , les scrophules , les éruptions herpétiques , le rachitisme , le cancer d'un organe quelconque , le scorbut , la goutte ; à celles encore qui sont douées d'un tempérament nerveux , ou affectées de maladies aiguës , d'hystérie , d'épilepsie , etc. A ces causes , se joignent naturellement les travaux sédentaires , qui demandent de l'application et qui permettent peu d'exercice ; car , en effet , les femmes qui travaillent dans des manufactures , ou qui sont occupées des détails d'un commerce minutieux , fournissent un lait qui convient rarement aux organes de l'enfant qu'elles nourrissent.

Enfin , viennent les *causes morales* , parmi lesquelles les mouvemens violens de l'âme , les affections pénibles , les accès de colère , les pensées tristes , inquiètes , les soucis , les chagrins , la crainte , la haine , l'amour , l'envie et la jalousie , sont les passions qui assiègent le plus fréquemment le cœur d'une femme , et qui , outre qu'elles peuvent altérer le lait , sont encore capables de se transmettre à l'enfant lui-même , comme quelques faits sembleraient le prouver.

Dès qu'une femme se trouve donc dans les conditions de ne pouvoir nourrir , elle doit avoir deux objets en vue : le premier , de considérer l'état où elle se trouve , de se faire soigner sous les yeux de son médecin , afin de prévenir tous les accidens que pourrait produire une négligence mal entendue , et de ne pas oublier surtout que son sein recèle un fluide qui demande la plus grande attention , et qu'on doit faire disparaître insensiblement par des moyens appropriés ; le second consiste à penser à son fils , et à lui donner tous les soins que réclame son jeune âge.

*Allaitement étranger.*

*Choix d'une nourrice.* Comme toutes les femmes ne sont pas également propres à remplir les conditions de bonne nourrice, les parens ne sauraient user de trop de prudence pour en faire un choix convenable, tant sous le rapport de sa santé que sous celui de ses mœurs.

La première condition qu'on devrait donc désirer dans une nourrice, consisterait en ce qu'elle fût accouchée à peu près à la même époque ou peu de temps avant la mère dont elle reçoit l'enfant, afin qu'elle pût lui fournir un lait qui possédât toutes les qualités nécessaires au premier aliment qu'il doit prendre ; mais, comme il est très-difficile de rencontrer cet avantage, on préférera du moins celle dont l'accouchement sera le plus rapproché de celui de la mère, et on remédiera à cet inconvénient, qui se présente presque toujours, en soumettant, pendant quinze à vingt jours, la nourrice à l'usage de quelques boissons délayantes, et l'enfant à celui de l'eau sucrée ou miellée, ou de quelques cuillerées à café de sirop de chicorée, composé de violette, d'amandes douces, etc.

L'âge le plus convenable pour pouvoir allaiter est, en général, de vingt à trente-six ans; plus tôt, l'accroissement de la femme n'est point encore terminé; plus tard, elle approcherait de l'époque critique, et les mamelles ne fourniraient plus un lait assez abondant.

Si, dans le choix d'une nourrice, l'examen de sa santé est le plus important, ce n'est pas non plus le moins difficile. En effet, elle doit être bien constituée et offrir un embonpoint médiocre, des cheveux bruns, des yeux vifs, un teint remarquable par sa fraîcheur, des lèvres vermeilles, des dents éclatantes par leur blancheur et leur propreté et soutenues par des gencives fermes et rosées; elle doit avoir l'haleine douce et sans aucune mauvaise odeur; la peau blanche, fine, exempte de traces de scorbut, de dartres, de syphilis ou de scro-

phules; la poitrine large, les mamelles ni trop grosses, ni trop petites, mais fermes, détachées de la poitrine et sans cicatrices; les mamelons de grosseur et de fermeté médiocres, un peu élevés et percés de plusieurs trous, pour que l'enfant, en les suçant et en les pressant avec ses lèvres, obtienne plus facilement le lait qui lui est destiné, qui doit être légèrement sucré, sans odeur, d'un blanc bleuâtre, et assez consistant pour se maintenir en gouttelettes sur les corps polis que l'on incline légèrement.

A toutes ces qualités physiques, qui sont indispensables pour constituer une bonne nourrice, celle-ci doit encore joindre des mœurs pures, une physionomie riante, un regard doux et timide, un sourire agréable, des yeux annonçant le calme de son âme, un maintien honnête, un langage décent et un son de voix clair et harmonieux, marque ordinaire d'un heureux naturel et d'un bon caractère.

Cependant, comme il est à peu près impossible de trouver réunies dans la même nourrice toutes les conditions que nous avons indiquées, on doit au moins se résoudre à choisir celle qui présente les qualités les plus essentielles, et qui, aux formes régulières de son corps, joint encore l'ordre le plus parfait dans ses facultés morales.

Si des circonstances impérieuses forcent une mère à partager ce titre avec une autre femme; si sa position l'oblige à se séparer de son enfant, qu'elle soit du moins certaine de retrouver dans sa nourrice tous les soins, toutes les attentions qu'elle lui devait elle-même. Ce qui conviendrait certainement le mieux dans ces cas, serait qu'une mère, sans se séparer de son enfant, allât avec sa nourrice habiter la campagne, ou bien qu'elle la fît venir auprès d'elle; mais il est bien rare que des mères puissent s'accommoder à ces déplacements et qu'on ne rencontre les mêmes difficultés du côté de la nourrice; il y a plus même, il ne serait pas sans inconvéniens de forcer cette femme à quitter sa famille et ses habitudes. Elle ne peut que se trou-

ver mal du changement de son régime et de la privation de ses goûts simples. L'ennui viendra bientôt la consumer, en même temps qu'elle doit perdre, au milieu des villes, l'influence si salubre du bon air de la campagne et la brillante santé qu'elle y a puisée. Tous ces incidens, à la vérité, semblent rendre très-difficile le choix du parti à prendre; mais aussi n'est-il pas vrai de dire ici, comme dans beaucoup d'autres circonstances, que, lorsqu'une fois on s'est mis hors de la place que l'on devait tenir, on se voit obligé d'essayer bien des voies détournées, de prendre bien des demi-mesures, qui rendent l'exécution du meilleur possible de tous ces moyens secondaires, quelquefois plus impraticable que le premier de tous, dont on était précisément parti, et dont on n'aurait jamais dû s'écarter.

Une nourrice doit fixer sa demeure dans un lieu bien aéré, sec, éloigné des rivières, des étangs, des lieux bas et marécageux. Il faut aussi qu'elle se promène librement, avec son enfant, en plein air, sans cependant s'exposer au froid; qu'elle évite une vie sédentaire, aussi bien que des travaux excessifs; qu'elle se nourrisse d'alimens un peu plus recherchés que ceux dont elle use habituellement, qui soient conformes à ses goûts et de facile digestion, et qu'elle renonce à ceux qui sont salés, épicés, âcres et irritans. Elle évitera les boissons fortes, spiritueuses; elle mangera suffisamment et à des heures réglées, sans se gorger de nourriture, comme le font certaines femmes qui ne pensent qu'à manger, croyant obtenir par là une plus grande quantité de lait.

Il est enfin difficile d'assigner au juste l'époque à laquelle on doit commencer à ajouter à la nourriture ordinaire des enfans quelque autre aliment plus solide. Ce temps est subordonné aux besoins qu'ils paraissent éprouver, à la quantité du lait que la mère peut fournir et à la durée du temps qu'elle présume pouvoir accorder à l'allaitement. On a vu des enfans pour lesquels le lait de leur nourrice était déjà insuffisant quelques jours après leur naissance. Ces exemples, cependant, sont rares et ce n'est guère que vers le troisième ou quatrième

mois et même plus tard , qu'on commence à joindre au lait des alimens supplémentaires , comme de la bouillie , des crèmes de riz , quelques panades , etc. , etc. , qu'on ne donne qu'en très-petite quantité à la fois , et dont on augmente successivement la dose , de manière à ne plus fatiguer leur estomac , qui ne peut être habitué de suite à cette alimentation nouvelle , et à les sevrer , pour ainsi dire , sans qu'ils s'en aperçoivent.

*Du sevrage.* En ne procédant que par gradation et par une marche insensible à l'entier sevrage , dont on ne peut au juste préciser le terme , l'enfant et la mère s'en trouvent également bien. L'enfant , déshabitué peu à peu , sent moins la privation du lait maternel qu'on lui impose chaque jour ; et , de son côté , la mère prévient , par la diminution successive de la sécrétion laiteuse , mieux que par tous les *antilaiteux* , les divers accidens qui pourraient résulter de l'engorgement des mamelles , par le lait dans un sevrage opéré trop brusquement. Néanmoins , c'est ordinairement du dixième au quatorzième mois après la naissance , lorsque les dents canines sont sorties , qu'on sèvre les enfans. Mais différentes circonstances peuvent obliger à en retarder l'époque ou à la devancer. Ainsi , lorsque la dentition survient avant que l'enfant soit complètement sevré et qu'il en paraît beaucoup fatigué , il est important de ne pas le sevrer alors et de prolonger l'allaitement jusqu'à ce que le mauvais état que la pousse des dents occasionne chez lui soit amendé. L'expérience a prouvé , en effet , que , dans ces cas , le lait de sa nourrice est le meilleur remède , comme le plus doux soulagement qu'on puisse apporter à ses souffrances.

Lorsqu'une mère allaite elle-même son enfant , et qu'on présume que l'allaitement ne pourra pas être continué jusqu'à son terme ordinaire , parce qu'elle est grosse , ou qu'elle en est trop fatiguée , ou pour d'autres raisons encore , on doit alors effectuer le sevrage vers le septième ou huitième mois. Cette époque paraît mettre l'enfant

dans la circonstance la plus favorable pour supporter le changement de régime qu'on lui fait éprouver dans le sevrage ; plus tôt ses organes sont trop faibles pour s'accommoder uniquement de tout autre aliment que du lait de sa mère ; plus tard , lorsque les accidens de la dentition viennent à sévir , cette privation est trop pénible pour lui et peut même être dangereuse. C'est aussi une erreur de croire qu'en prolongeant l'allaitement jusqu'à dix-huit mois , deux ans , on en retire de grands avantages ; cette pratique est en pure perte pour la nourrice et pour l'enfant , et il est de fait que , passé ce temps , le lait chez la femme perd de ses qualités et ne fournit plus une nourriture suffisante à l'enfant , dont on ruine la constitution , et qu'on expose à des suites plus ou moins fâcheuses , qui paraissent être le résultat de cette routine aveugle , qui n'est certainement pas dans l'ordre de la nature.

#### *Allaitement artificiel.*

Une maladie grave, survenue à celle qui nourrit , l'absence de celle qui doit être chargée de ce soin , obligent quelquefois à remplacer le lait de la mère ou de la nourrice par l'allaitement artificiel , qui consiste à nourrir l'enfant avec le lait d'un animal , soit pris immédiatement à son pis , soit simplement donné dans un vase et mêlé à un autre liquide.

Dans cette espèce d'allaitement, le lait de femme est ordinairement remplacé par celui de quelques-uns de nos animaux domestiques , qu'on ne doit pourtant pas employer indifféremment , puisque , en effet , il n'offre jamais la même analogie avec celui de femme , auquel on doit le substituer. Le lait d'ânesse et celui de jument , qui contiennent une grande quantité de sucre de lait et de sérum , étant ceux qui s'en éloignent évidemment le moins , on devrait leur donner la préférence ; ceux de vache , de chèvre et de brebis ne conviennent pas autant.

Le lait d'ânesse , qui a la consistance , l'odeur et la saveur de celui de la femme , plus doux et plus facile à digérer que les autres , convient , dit-on , aux enfans faibles , délicats ou malades ; on le fait prendre pur , ou coupé avec une légère décoction d'orge ou une infusion de chiendent , de capillaire , dans diverses proportions , suivant l'âge de l'enfant et selon la force de l'estomac.

Le lait de chèvre , tonique et astringent , qui a été successivement adopté et rejeté , par suite des idées exagérées attachées à ses effets , convient parfaitement , d'après M. *Gardien* , aux enfans scrophuleux , chez lesquels le système lymphatique est dans un état d'atonie ; mais étant très-épais , il doit toujours être coupé avec une très-grande quantité de liquides délayans.

Quant au lait de vache , quoiqu'on soit porté à l'employer de préférence , sans doute à cause de la facilité qu'on trouve à se le procurer , on prétend que les enfans qui en sont nourris , sont lents et moins gais que ceux qui ont été mis à l'usage de celui de chèvre ; cependant , ces effets , s'ils existent , sont loin d'être aussi marqués qu'on le dit , et des observations attentives ont prouvé à M. le professeur *Desormeaux* , que cette opinion n'était qu'un préjugé. Du reste , j'aime à croire , avec la plupart des physiologistes , que s'il est des cas où l'on observe , dans les goûts et les manières de l'enfant , quelque analogie avec ceux de la nourrice , l'imitation si naturelle au premier âge , en est la principale cause.

Le moyen le plus convenable et le plus simple d'administrer le lait , serait de faire téter l'enfant au pis de l'animal dressé à cet effet ; car l'expérience démontre , et cette observation avait déjà été faite par *Galien* , dans son *Traité de usu partium* , que ce fluide perd promptement à l'air , avec son arôme , quelques-unes de ses qualités bienfaisantes , qu'il ne possède que lorsqu'il est pris de cette manière.

Mais , outre qu'il est difficile parfois de dresser des animaux pour cet usage , et de les avoir incessamment à sa disposition dans toutes les circonstances où l'on peut se trouver , il arrive encore plus souvent

que leur trayon est trop volumineux pour s'accommoder à la bouche de l'enfant, et que la différence, comparativement trop grande, de leur lait avec celui de la femme, force à adopter un autre moyen, dont l'exécution est sujette à moins d'inconvéniens. Ce moyen consiste à donner tout simplement à l'enfant, plusieurs fois par jour, avec un vase approprié à cet effet, le lait de ces animaux, coupé avec un des liquides déjà désignés. Dans le commencement, il faut donc ajouter au lait environ deux tiers du liquide étranger qu'on a choisi, dont on diminue successivement la quantité, et l'on parvient ainsi à donner à l'enfant le lait pur, dont son estomac peut seulement s'accommoder à un certain âge.

Le lait dont on nourrit ainsi les enfans nouveau-nés doit être, autant que possible, du même animal ; on doit également préférer celui qu'on vient de traire, parce qu'il est encore pénétré de la chaleur qui lui est propre, et qu'il n'a pu être altéré par les divers états de l'atmosphère. Pendant l'hiver, avant de le faire prendre, on doit avoir la précaution de rapprocher sa température de celle du lait de femme, en plongeant la bouteille qui sert de biberon dans l'eau chaude à trente-six degrés, ou par le moyen du liquide qu'on y ajoute déjà chaud.

Comme les enfans à cet âge n'exécutent que le mécanisme de la succion, il convient de leur en faciliter les moyens en se servant, pour les nourrir, des instrumens les plus convenables. On garnit donc le goulot d'une petite bouteille d'un morceau d'éponge fine, recouvert d'une toile très-fine aussi, qui représente la forme allongée du mamelon ; de telle manière que le liquide ne sorte qu'en petite quantité à la fois, et seulement par l'aspiration de l'enfant. Si on versait le lait dans sa bouche par tout autre procédé, ce liquide, porté rapidement dans l'arrière-bouche et dans la trachée-artère, surtout si l'enfant est dans une position horizontale, pourrait le suffoquer, ou occasionner la toux et le vomissement. On doit aussi rincer avec le plus grand soin la petite bouteille, laver très-souvent l'éponge qu'on

emploie à cet usage , crainte que le lait qui y séjourne ne s'aigrisse et fatigue l'enfant , lorsqu'on lui présente le biberon.

*Raulin* , qui pense que la succion du mamelon artificiel du biberon peut attirer beaucoup d'air dans l'estomac et les intestins des enfans , et leur causer des tranchées et des dévoiemens séreux , a conseillé de se servir de la cueiller de préférence au moyen que nous venons d'indiquer ; cependant , sans pouvoir nous rendre raison d'un tel reproche , il est de fait que l'avantage journalier retiré du biberon , dans les divers hospices d'enfans trouvés , doit , en quelque sorte , suffire pour diminuer l'espèce de prévention établie contre ce procédé , et en recommander l'usage.

On doit donc avoir soin de présenter la bouteille toutes les deux heures , et continuer ainsi pendant les six premières semaines. Plus tard on éloigne les époques à mesure qu'on augmente les doses ; et , lorsque les forces de l'enfant le permettent , on lui donne une ou deux fois par jour une petite bouillie légère faite avec la farine de froment ou la fécule de pomme de terre séchée au four , le riz soumis à une longue ébullition dans le lait de vache ; mais on devrait bien se garder de retrancher , dans l'allaitement artificiel , toute espèce de lait et d'y substituer la panade , connue sous le nom de *crème de pain* , dont on avait , dans le temps , obtenu quelques succès à l'hôpital d'Aix. La nature , qui ne fait rien en vain , et qu'on doit toujours prendre pour guide , semble indiquer au médecin que le lait est la nourriture la plus convenable à l'enfant , et qu'on ne saurait la lui retirer sans inconvénient , puisqu'elle a pris elle-même soin de le lui préparer.

Enfin , il n'y a que des circonstances malheureuses , et auxquelles il est impossible de remédier autrement , qui puisse autoriser à nourrir exclusivement de cette manière des enfans nouveau-nés. Il est rare même que ces procédés , qui ne sont jamais que des moyens extrêmes , soient couronnés de succès par l'ensemble des soins et des précautions qu'ils nécessitent. Cependant , on a encore l'occasion de voir jour-

nellement, dans les hospices, où la honte et la misère entassent ces jeunes infortunés, jetés par centaines, l'allaitement artificielle devenir pour eux, sinon une nourriture très-avantageuse, du moins plus convenable et moins pernicieuse que celle qu'ils recevraient de leur mère misérable, ou tombée dans la débauche la plus dégoûtante.

Tels sont les moyens que nous possédons pour suppléer d'une manière plus ou moins avantageuse à l'allaitement maternel. Puisse donc l'ordre dans lequel j'ai classé les divers modes d'allaitement, établir leur degré de bonté relative et servir de guide dans le choix que l'on doit en faire !

**FIN.**

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improvise graciles fiant , abortit. *Sect. 5, aph. 37.*

II.

Mulieri menstrua si velis cohibere , cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid. , aph. 50.*

III.

Mulieri in utero gerenti si multum lactis ex mammis fluxerit , infirmum fœtum significat. Si verò solidæ fuerint mammæ , saniozem fœtum significat. *Sect. 5, aph. 52.*

IV.

Mulier in utero gerens sectâ venâ abortit , et magis , si major fuerit fœtus. *Sect. 5, aph. 31.*

V.

Mulieri sanguinem evomenti , menstruis erumpentibus , solutio fit. *Ibid. , aph. 32.*

VI.

Ubi sumnus delirium sedat , bonum. *Sect. 2, aph. 2.*

